



LE ROCHER DE TANDIL.

Le plus grand rocher océanique connu est celui de Tandil, près de Buenos-Ayres, dans la République Argentine. Il pèse environ 700,000 livres et occupe depuis des siècles...

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Temperature (Thermomètre de R. et L. CLAUDEL, Opticiens) and values for various locations like New York, London, etc.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 30 octobre. - Indications pour la Louisiane. Temps - beau jeudi et vendredi; vents frais de l'est à sud-est.

DE L'UNION

Société Française.

Il vient de paraître, à Paris, un livre qui a pour titre: "De l'union dans la société française". Livre qui a pour premier mérite son opportunité. Citons: "Le paix sociale, dit l'auteur, M. Croussé, est loin d'être parfaite. Il y a dans notre pays, très agité par les querelles intestines, un trop grand nombre d'artisans de discordes et d'entrepreneurs de démolitions. Je sais bien qu'ils en vivent; mais nous en mourons peu à peu, les uns, trop distraits en trop légers, sans nous en apercevoir; les autres, indifférents ou timorés, sans remonter à la source du mal et sans savoir en sans vouloir le guérir. Après Nicole, et dans un esprit un peu différent du sien, malgré certaines analogies, M. Croussé raisonne sur "les moyens de conserver la paix avec les hommes". Nicole disait: "Chacun veut être juge de ses opinions et ne les recevoir que parce qu'il les approuve." Témoins et juge d'une époque plus tourmentée, M. Croussé a écrit dans sa préface...

progrès énormes et inquiétants. Ce n'est pas un altruiste éperdu à tirades, à effusions. L'altruisme, dit-il, n'est qu'un thème comédien de divagations lyriques - illusion de naïf, trop généreux, dont la sensibilité exaltée et un peu niaise se laisse exploiter trop aisément; rêve de philanthropes, bienveillants et abstrait, qui voient les hommes et les choses trop en bien, couleur de songe; farce de comédiens très malins, qui demandent subtilement aux autres des vertus qu'ils n'ont pas et des sacrifices qu'ils ne font jamais. La paix sociale, l'équilibre approximatif des conditions, des opinions et des intérêts, est justement fait des concessions naturelles demandées à l'égoïsme par l'altruisme, et réciproquement. L'homme n'est pas un loup pour l'homme, mais l'humanité n'est pas non plus un troupeau de brebis: elle a besoin de bergers et de chiens contre les loups, patraqueurs et des loups; la plupart des rêveries soi-disant humanitaires ne sont qu'un béatement sentimental qui n'a jamais rien ajouté qu'un peu de musique aux lois nécessaires de l'existence et au bonheur ou au malheur de la condition humaine. A citer, un passage sur le féminisme contemporain: M. Croussé n'est pas un ennemi des femmes mais il n'aime pas que les femmes soient ou deviennent des hommes manqués, des amazones, des viragos et des insurgées. Il estime - et c'est à peu près le fond de son livre - que la société tient à vivre, mais malheureusement, plutôt que pas du tout, et il voudrait l'améliorer sans la démolir. N'est-ce pas, avec quelques divergences inévitables dans la théorie ou dans la pratique, le désir ou le rêve de chacun de nous? Lord Kitchener.

La guerre du Transvaal a été entreprise contre tout bon sens et malgré les avis des gens compétents. Des ministres intéressés ont persuadé le peuple qu'il ne s'agissait que d'une promenade militaire; ils ont sciemment envoyé à la mort des milliers d'individus en ordonnant des victoires à dates fixes. Tout cela pour "la clique des spéculateurs de Bourse". Ce qui se passe ici depuis un an a assumé la tâche de conduire et de liquider cette guerre maudite; celui dont le nom, répété plus que tout autre depuis le 15 septembre, a été l'objet, en dehors de l'Angleterre, des commentaires les plus violents: lord Kitchener lui-même. Comment a-t-il pu mettre ses actes en contradiction aussi formelle avec ses sentiments? C'est que lord Kitchener est un soldat qui ne connaît que sa consigne, et que pour lui "l'ordre donné doit être exécuté sans discussion ni murmure". Haut de six pieds, le général est un homme superbe. Au moral, l'individu est des plus intéressants à étudier. Le Kitchener homme n'existe plus dès qu'apparaît le général: sûr, chef d'état-major ou commandant en chef de l'armée, il ne reste que la machine Kitchener. Un soir, durant sa marche sur Khartoum, dans le désert, en veine de confidences - ce qui est rare, - il vint à parler de lui-même. Lorsqu'il prenait un commandement ou qu'il engageait sa responsabilité, disait-il, il déplaçait tout son être et se transformait en machine. Son cerveau devenait le moteur initial...

Lord Kitchener.

de la machine actionnant les rouages représentés par ses officiers et ses soldats. Infatigable, résistant comme une pièce d'acier trempé, travaillant sans interruption et développant une force considérable, il fallait que sous son impulsion chaque rouage ne discontinuât pas de travailler, et d'être produit. Si l'un d'eux faiblissait, se faussait, il devait être remplacé immédiatement. Tout l'homme est là; il monte un appareil pour broyer les obstacles, et ensuite en organise un autre pour construire l'édifice sur le terrain déblayé, et dans tout il agit mécaniquement, sans précipitation, sans à-coups, mais régulièrement et continuellement. Peu important les services rendus ou le dévouement qu'on lui a montré: lorsqu'un de ses officiers devient impropre à servir de rouage à sa machine, s'il est malade ou s'il n'a pas les qualités requises, rien n'y fera, il le remplacera immédiatement. Bien plus, les blessés, étant chose gênante, n'ont aucune part à ses attentions, et les services sanitaires formant des "impediments" encombrants dans une expédition sont réduits par lui dans une telle proportion qu'ils ne peuvent offrir des secours suffisants: beaucoup de ses soldats sont morts qui, avec un autre chef, lord Wolseley ou lord Roberts, eussent été sauvés. Un tel homme est forcément dévoré d'ambition. Commander aux autres est le but de sa vie, comme la guerre est sa passion. Ne lui parlez pas de femmes, car cet homme superbe, que l'on croirait avoir fait maintes conquêtes féminines, ne comprend pas la femme: il est insensible à ses charmes, à sa grâce, à sa beauté; il n'aime pas voir sous ses ordres des officiers mariés ou trop galants. Sa vie est belle d'un condottiere qui aime la guerre pour la guerre, qui préfère les postes indépendants où il est son propre chef et cherche la voie où il pourra percer et sortir du commun. Son père, ancien colonel d'un des régiments de dragons légers qui ont fourni la fameuse charge de Balaklava, le garde auprès de lui durant son enfance et fait lui-même son éducation. Il entre à Woolwich et en sort en 1870; à ce moment, son père et sa mère habitent Dinan (Côtes-du-Nord), leur fille vient les rejoindre; il ne demeure pas insensible à nos désastres et lorsque se forment les bataillons de mobilisés, il s'engage dans celui de Dinan: son grade d'officier du génie le fait nommer lieutenant, et de suite on l'appelle dans un état-major, où il assiste aux batailles d'Orléans; il monte en ballon et se multiplie, mais une pneumonie l'atteint et pense l'emporter. Chef d'état-major ou général, la machine Kitchener n'a pas produit de littérature. Ses ordres et ses dépêches ne revêtent pas cette forme soignée qui ont acquiescé la célébrité aux correspondances de Napoléon ou de Wellington. En deux lignes il rédige le rapport de ses opérations; faire savoir un résultat par le télégraphe lui suffit. Ses instructions à ses lieutenants sont concises de la même façon, et toujours transmises par le fil. C'est plus simple, plus expéditif, et peut-être aussi plus précis. On a accusé lord Kitchener de cruauté. Le général qui a signé la dernière proclamation adressée au peuple boer, qui a vu d'un oeil ses seize mille cadavres et autant de mourants à Omdurman, qui laisse ses blessés sans leur assurer de secours, parce qu'il est gêné d'avoir des ambulances avec soi, - ce général...

à n'est pas un Bayard, un Catana, ni même un Napoléon. Lorsque Kitchener machine à un but à atteindre, il cherche avant tout, en homme pratique et sans préjugés, les moyens les plus rapides pour y parvenir. Si les négociations peuvent l'y amener, il y a recours avant de combattre. A Omdurman comme au Transvaal, il a cherché à tout terminer par un arrangement; mais, les pourparlers rompus, il est redevenu la machine à broyer pour laquelle tous les moyens sont bons, sauf ceux contraires à l'honneur militaire. Sur cette question, il ne transige pas. On dit que M. Chamberlain et lord Milner ont voulu avoir recours à la trahison ou à l'assassinat pour se faire livrer des chefs boers et que lord Kitchener n'a pas entendu de cette oreille. Encore jeune, il a mené les plus grosses opérations militaires de ce dernier quart de siècle, et jusqu'à présent il a été à hauteur de toutes les situations et ne s'est laissé gêner ni par ses succès ni par les adulations, mais il n'a pas conquis la sympathie même des siens.

LE Secret d'Automobile

Quand l'auto mobile naquit, l'Académie française, vénérable matrone, s'approcha du berceau. Les parents étaient anxieux. L'automobile, comme les tétards de grenouille, venait au monde avec un sexe encore indéterminé. On attendit le jugement expérimental de l'Académie française. Après avoir tourné, retourné le sujet, elle s'écria: "Monsieur et messieurs, c'est un garçon!" Il y eut, comme on sait, pour l'entrée dans la vie d'un prince héritier, une salve de cent une petites explosions de pétards. L'automobile fut donc inscrite, au masculin, dans le dictionnaire qui se prépare. Mais l'édifice n'a pas encore paru. L'Académie française peut toujours se raviser. Et ce n'est pas la première fois qu'il y a des supercheries autour d'une grande naissance. C'est pourquoi l'opinion se tâte, la langue fourche et la plume hésite lorsqu'il s'agit d'écrire "un" ou "une" devant "automobile", substantif incertain. Il y a des consultations qui paraissent, à ce propos, dans les journaux de sport, et même dans la grande presse. L'automobile nous inquiète au même titre que le chevalier ou le chevalier d'Eon. "Il" ou "elle" est légendaire comme la papesse Jeanne. On elle demeure volé d'un mystère: c'est la voiture au Masque de Fer. "Masculin!" prononce M. Alfred Mézières. "Féminin!" réplique M. Jules Claretie. Quel serait départager ces immortels? Si l'on ne sait pas à quoi s'en tenir, ce n'est pourtant pas la faute, cette fois, de feu le comité de lecture! M. Henry Houssaye opine comme M. Alfred Mézières: "Pour moi, dit-il, 'automobile' doit être du masculin (comme, d'ailleurs, 'locomobile' doit être féminin puisque 'locomobile' est déjà féminin. Ainsi M. Henry Houssaye et M. Gaston Paris invoquent la même raison d'analogie pour conclure de façon différente! C'est vraiment à n'y rien comprendre. C'est une chose inouïe de songer que l'automobile a pu créer une industrie, bouleverser nos chères habitudes de lenteur, sé-

duire les rois, terrifier les populations, dévaler les basses cours, écraser de-ci de-là quelques piétons trop paresseux à se garer... L'automobile a pu tout se permettre et tout conquérir; mais il lui manque un état civil régulier, ce parchemin bourgeois dont se pare la plus humble patoise, la vieille berline de l'émigré, la roulotte de salim banque, la diligence de nos pères, le phaéton cher aux chefs d'Etat républicains, la tapisserie des "sportsmen" de la pelouse, les landaus pour duels, mariages et cortèges, tous les véhicules et toutes les voitures, jusqu'à la broquette des cols de jante et celle de Blaise Pascal... L'automobile git devant nous, à la fois cynique et confus, comme ce marbre répété dans tous les musées, dont le sourire souffrant et dédaigneux veut nous confier, sans doute, que le modèle est double motif de se plaindre et double motif de mépriser... Mais l'automobile n'est même pas cela. L'Académie française devrait bien lui conférer les deux genres. Nul ne protesterait contre cette solution conciliante, dont l'automobile seul pâtirait en sa dignité. Les amoureux de symétrie se réjouiraient de voir un quatrième substantif compléter le quadrille, jusqu'à ce jour boiteux, où l'attendaient les trois anabaptistes: amour, délice et orgue... M. AMALOU, Premier Chef d'Orchestre.

duire les rois, terrifier les populations, dévaler les basses cours, écraser de-ci de-là quelques piétons trop paresseux à se garer... L'automobile a pu tout se permettre et tout conquérir; mais il lui manque un état civil régulier, ce parchemin bourgeois dont se pare la plus humble patoise, la vieille berline de l'émigré, la roulotte de salim banque, la diligence de nos pères, le phaéton cher aux chefs d'Etat républicains, la tapisserie des "sportsmen" de la pelouse, les landaus pour duels, mariages et cortèges, tous les véhicules et toutes les voitures, jusqu'à la broquette des cols de jante et celle de Blaise Pascal... L'automobile git devant nous, à la fois cynique et confus, comme ce marbre répété dans tous les musées, dont le sourire souffrant et dédaigneux veut nous confier, sans doute, que le modèle est double motif de se plaindre et double motif de mépriser... Mais l'automobile n'est même pas cela. L'Académie française devrait bien lui conférer les deux genres. Nul ne protesterait contre cette solution conciliante, dont l'automobile seul pâtirait en sa dignité. Les amoureux de symétrie se réjouiraient de voir un quatrième substantif compléter le quadrille, jusqu'à ce jour boiteux, où l'attendaient les trois anabaptistes: amour, délice et orgue... M. AMALOU, Premier Chef d'Orchestre.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE. Grande et belle matinée, hier au Tulane. William Collier était en excellente humeur, la troupe qui l'environne, également, et il faut enregistrer un nouveau succès à l'actif de "On the Quiet". Le public est aussi enthousiasmé aujourd'hui que le premier soir.

GRAND OPERA HOUSE.

Nous avons à enregistrer un nouveau et grand succès pour le troupe Baldwin-Melville, dans "Bleu Jean". La pièce est tout à fait dans les cordes de cette excellente troupe qui sait marier avec tant d'art le drame et la comédie et mêler le rire aux larmes. La matinée ordinaire du vendredi a été avancée de vingt-quatre heures et sera donnée aujourd'hui même, à cause de la Toussaint.

THEATRE CRESCENT.

Il n'y a que des éloges à adresser à la compagnie qui donne, au Crescent, l'amusante bouffonnerie intitulée "A Stranger in a Strange Land". Belle salle et public échanté. Difficile d'assister à une représentation plus gaie.

Arrivée de la troupe Grand.

Le train du Louisville et Nashville est arrivé hier matin, en retard de cinq heures; il portait les étoiles de la troupe de Maurice Grau et leurs domestiques. Ces étoiles sont Edouard de Reszké, la fameuse basse; Mme Emma James, qui doit chanter le rôle de Elza aujourd'hui, et le baryton Scott. Miss Sibyl Sanderson arrive ce soir. Le reste de la troupe est arrivé hier à 1 heure du matin. Mme Calvé, qui est déjà en ville depuis quelques jours, est allée souhaiter la bienvenue à ses camarades. Une grande partie de la compagnie est descendue à l'hôtel Grunwald. Il a fallu plusieurs voitures pour transporter ces artistes. Mme James était dans la première voiture. M. Grau et sa femme venait en second lieu. Les autres ont pris d'autres voitures, chacun voulant porter ses bagages avec lui. Strakosch, qui connaît les goûts et les fantaisies des artistes, les a satisfaits du mieux qu'il a pu. Après avoir pris tout son monde en voiture, Strakosch est parti lui-même.

duire les rois, terrifier les populations, dévaler les basses cours, écraser de-ci de-là quelques piétons trop paresseux à se garer... L'automobile a pu tout se permettre et tout conquérir; mais il lui manque un état civil régulier, ce parchemin bourgeois dont se pare la plus humble patoise, la vieille berline de l'émigré, la roulotte de salim banque, la diligence de nos pères, le phaéton cher aux chefs d'Etat républicains, la tapisserie des "sportsmen" de la pelouse, les landaus pour duels, mariages et cortèges, tous les véhicules et toutes les voitures, jusqu'à la broquette des cols de jante et celle de Blaise Pascal... L'automobile git devant nous, à la fois cynique et confus, comme ce marbre répété dans tous les musées, dont le sourire souffrant et dédaigneux veut nous confier, sans doute, que le modèle est double motif de se plaindre et double motif de mépriser... Mais l'automobile n'est même pas cela. L'Académie française devrait bien lui conférer les deux genres. Nul ne protesterait contre cette solution conciliante, dont l'automobile seul pâtirait en sa dignité. Les amoureux de symétrie se réjouiraient de voir un quatrième substantif compléter le quadrille, jusqu'à ce jour boiteux, où l'attendaient les trois anabaptistes: amour, délice et orgue... M. AMALOU, Premier Chef d'Orchestre.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE. Grande et belle matinée, hier au Tulane. William Collier était en excellente humeur, la troupe qui l'environne, également, et il faut enregistrer un nouveau succès à l'actif de "On the Quiet". Le public est aussi enthousiasmé aujourd'hui que le premier soir.

GRAND OPERA HOUSE.

Nous avons à enregistrer un nouveau et grand succès pour le troupe Baldwin-Melville, dans "Bleu Jean". La pièce est tout à fait dans les cordes de cette excellente troupe qui sait marier avec tant d'art le drame et la comédie et mêler le rire aux larmes. La matinée ordinaire du vendredi a été avancée de vingt-quatre heures et sera donnée aujourd'hui même, à cause de la Toussaint.

THEATRE CRESCENT.

Il n'y a que des éloges à adresser à la compagnie qui donne, au Crescent, l'amusante bouffonnerie intitulée "A Stranger in a Strange Land". Belle salle et public échanté. Difficile d'assister à une représentation plus gaie.

Arrivée de la troupe Grand.

Le train du Louisville et Nashville est arrivé hier matin, en retard de cinq heures; il portait les étoiles de la troupe de Maurice Grau et leurs domestiques. Ces étoiles sont Edouard de Reszké, la fameuse basse; Mme Emma James, qui doit chanter le rôle de Elza aujourd'hui, et le baryton Scott. Miss Sibyl Sanderson arrive ce soir. Le reste de la troupe est arrivé hier à 1 heure du matin. Mme Calvé, qui est déjà en ville depuis quelques jours, est allée souhaiter la bienvenue à ses camarades. Une grande partie de la compagnie est descendue à l'hôtel Grunwald. Il a fallu plusieurs voitures pour transporter ces artistes. Mme James était dans la première voiture. M. Grau et sa femme venait en second lieu. Les autres ont pris d'autres voitures, chacun voulant porter ses bagages avec lui. Strakosch, qui connaît les goûts et les fantaisies des artistes, les a satisfaits du mieux qu'il a pu. Après avoir pris tout son monde en voiture, Strakosch est parti lui-même.

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier

Le Tonique Stimulant le plus efficace, le plus agréable et le plus sûr quand on est fatigué, ou surmené.

Tous les Pharmaciens, Epicerie, les Boutiques.

Il y avait nécessairement des curieux pour assister à cette arrivée qui comme toutes celles de ce genre sont assez amusantes.

Théâtre de l'Opéra.

Paris, 18 octobre 1901.

M. le Rédacteur de L'ABELLE.

Cher monsieur.

M. Coste ne pouvant, vu son état de santé, supporter la traversée, a dû délier son contrat. Nous avons engagé M. Amalou pour le remplacer. Nous sommes heureux de vous annoncer cette bonne fortune qui ne peut qu'être avantageuse pour la prochaine saison. Veuillez agréer, monsieur, mes empressements salutations.

A. ROSSIVAL.

M. AMALOU,

Premier Chef d'Orchestre.

Un grand musicien; a fait une brillante carrière; a comblé tout le grand répertoire Montpelier-Liège-Lyon, puis, pendant deux ans, a aidé de ses conseils le directeur du Théâtre des Arts de Rouen, où il a monté avec une incomparable maîtrise "Siegfried" de Wagner et "Messaline" d'Adolphe de Lara. C'est un musicien de grande valeur, ayant l'estime de tous, sachant entraîner son orchestre, sûr de lui, c'est incontestablement un des meilleurs chefs d'orchestre qui auront dirigé à la Nouvelle-Orléans.

Mlle SIDO NARICI,

Chanteuse légère de Grand Opéra.

Lauréate du Conservatoire de Paris. Elève de St-Yves Baz. Mademoiselle Narici fut engagée à Anvers où elle remporta de brillants succès. Puis elle alla à Toulouse, à Liège, puis à Saïga.

Elle retourne dans son emploi-tout les succès qui l'ont accompagnée partout.

M. QUÉY A.

Premier ténor d'opéra.

A débuté dans ce genre aux Folies-Dramatiques où il fit d'importantes créations. M. Quéy a réalisé le type parfait du ténor d'opéra. Joli cavalier, élégant chanteur et d'heureux expérimenté, M. Quéy sera certainement très goûté du public de la Nouvelle-Orléans.

Mlle BERAT,

Opératrico Mezzo-Soprano.

A chanté avec grand succès sur les théâtres de toutes grandes en Rouen, notamment à l'Opéra Royal de Bucarest où elle créa la Glorinda.

Mademoiselle Berat possède une remarquable voix de mezzo et contralto et s'en sert admirablement, de plus, est jolie femme, ce qui ne gâte rien. Elle rappellera aux heureux qui l'ont entendue la voix de Delia.

Mademoiselle MARGUERITE DE TER.

Une gaiesse dévotée qui débuta aux Menuisiers où elle se fit remarquer du directeur des Bouffes Parisiens, qui l'engagea de suite pour faire plusieurs créations. De là elle alla à Bruxelles où elle resta plusieurs années tant elle fut appréciée du public.

Nul doute qu'elle se retrouve à la Nouvelle-Orléans le succès auquel elle est accoutumée.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.50 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT.

Par ORAËLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XXIV

ACCIDENT DE BOUTE.

née pour lui et que le succès seul pouvait justifier, si jamais une lâcheté peut l'être, lui causait un redoublement de haine venimeuse. -Nous nous reverrons, monsieur, dit-il. L'avocat rayonnait au contraire. Il se sentait heureux comme il ne l'avait jamais été et le bonheur rend généreux. -Je n'y tiens pas, dit-il, cher monsieur, mais si cela peut vous faire plaisir, quand et où vous voudrez! Vous avez ma carte. Chadois était prudent comme un bon capitaine. Il n'avait pas été pour rien ordonnance d'un colonel. Il avait un avis. -Nous n'allons pas laisser ce particulier-là en liberté sur nos derrières, dit-il. Si vous n'en croyez, il faut le renvoyer dans un coin où il passera tranquillement la nuit. Essayez nous nous en irons... tout en paix. -Soit, mais où? Il y a presque toujours quelque incident grotesque dans les drames les plus tragiques. A deux pas de la maison, derrière un massif de grands arbres, le cochon découvrit un ensemble de bâtiments de services, inoccupés depuis des années. Il avisa une petite écurie, pleine de paille, éclairée par de simples jours de souffrance et fermée par une solide porte de chêne.

Une énorme clef restait dans la serrure. Le cochon, toujours le revolver au poing, y poussa le visonnet, poliment, en lui disant d'un ton narquois: -Il ne faut pas nous en vouloir, monsieur, c'est pour protéger notre retraite. L'honorable gentleman entendit la clef grincer dans la serrure et la voix de son gardien d'un moment qui lui souhaitait: -Bonne nuit, monsieur. Et rejoignant les deux jeunes gens, le brave cochon leur dit gaieusement: -Et maintenant, alerte, détalez. On ne sait pas ce qui peut arriver. XXV RETOUR C'était une jolie résidence que Pleyber. Oh! pas à la mode du jour, bonne tout au plus pour des vieux qui se croient pas que pour vivre à l'aise il soit indispensable d'avoir le téléphone sur la table de nuit, une baignoire ou son "tab" à deux pas de son lit, l'eau et le gaz à tous les étages et des water-closet à l'anglaise, dernier genre, au lieu de ces tonnelles fleuries, cachées dans un coin de jardin ombragé, qui mettaient ses bon vieux dans un état d'infirmité notoire vis-à-vis de leurs petits neveux, en pos-

session de ces inappréciables conquêtes du génie de l'homme. A Pleyber, on s'éclairait avec de simples bougies; la lumière électrique était inconnue; les chauffeurs et leurs autos n'avaient pas encore remplacé la vieille calèche et le coupé traînés par de simples et pacifiques rosses, mais on y respirait un air purifié par le voisinage de la mer et des sapins: le lait n'était pas froissé; le poisson sortait, -soyons classiques! -des ondes pures et du sein d'Amphitrite, et les fleurs coupées dans de vastes jardins paraient l'intérieur d'une maison aux boiseries taillées en plein bois et aux vieilles tapisseries de famille. C'était sain; c'était gai, frais et riant. De plus, c'était pittoresque, avec de beaux horizons, un peu tristes, comme le sont presque tous les paysages bretons, avec leurs falaises noires, leurs landes aux ajoncs séculaires et leurs avenues de châtaigniers dont les feuillages eux-mêmes paraissent sombres comme le sol d'où ils sortent. Mais en cette radieuse saison de printemps, aux approches de l'été, ce n'était que fleurs partout dans les champs de luzernes et de trèfles, et jusque dans les taillis remplis de bruyères roses et de gentes couleur d'or. Et pourtant la pauvre vieille comtesse était rentrée dans son domaine avec une peine dont

rien ne pouvait la distraire, ni ses domestiques qui lui étaient profondément attachés, ni ses jardins, ni son parc aux ombages superbes. Elle avait perdu la joie de sa maison. Pour elle, cette gracieuse Marie-Madeleine qui avait remplacé son enfant à elle, morte à quinze ans, était sa vraie fille! Cependant elle ne l'avait jamais traitée comme telle. Dans sa brusquerie de bourgeoise bienfaitrice, elle lui cachait une partie de son attachement. Elle lui laissait ignorer ses intentions, la grande tendresse que cette nature charmante lui avait inspirée. Mais combien elle le regrettait! Que de reproches elle s'adressait depuis qu'elle l'avait perdue! Quel vide autour d'elle. Elle s'était fait une si douce habitude de la voir et de l'entendre! Dans son grand château, parmi les huit ou dix domestiques dont elle était entourée, jardiniers, cochers et palefreniers, vachères, filles de basse cour ou de cuisine et femmes de chambre, elle se trouvait seule comme dans un désert. Marie-Madeleine lui manquait. C'était seulement depuis qu'elle était revenue sans elle de ce Paris qui la lui avait prise qu'elle sentait à quel point elle lui était nécessaire. Même elle se considérait com-

me n'ayant plus de parents. Le joyeux vicomte Gaston de Rieux, son unique neveu, presque son unique parent, n'existaient plus pour elle. N'était-il pas cause de la fuite de sa chère fille? N'était-ce pas ses odieuses entreprises qui l'avaient effarouchés? Certes Marie-Madeleine ne l'avait pas accusé. Dans sa lettre d'adieu à sa bienfaitrice, elle n'avait même pas fait une allusion à ses tentatives. Mais tout ne le trahissait-il pas? Au dernier moment, le père Breton, le jardinier de l'avenue d'Inkermann, n'avait-il pas dit à sa maîtresse, dans une minute de brusquerie, alors qu'elle se lamentait devant lui: -Parbleu! madame la comtesse, bien sûr qu'elle n'est pas partie pour son plaisir, la pauvre petite. Si vous croyez que c'est gai de traîner sans le sou sur le pavé de Paris! Seulement, il y a en des histoires et on connaît le mauvais coureur de filles qui l'a chassée de son nid. -C'est?... Le bonhomme s'était prudemment défilé. -Je n'oserais pas le dire à madame la comtesse. D'ailleurs madame la comtesse le connaît aussi bien que moi! C'était le dernier coup. La brave femme, dans sa fai-

blesse, avait tout pardonné à ce prodigue neveu, ses dissolutions, ses fêtes, les bruyantes aventures auxquelles il avait été mêlé et dont quelques-unes n'étaient déjà pas belles. -Jusque là, elle se disait: -C'est de la jeunesse! Mais celle-là l'a fait déborder le vase. Le jour même où son indigne héritier préparait son gnet apens des Champs-Élysées, à Paris où il prenait le train pour Rambouillet, la vieille comtesse se promenait à l'ombre d'une charmille deux fois centenaire, en compagnie du recteur de la paroisse qui était venu partager le déjeuner de sa châteline et lui apporter ses condoléances. Et en marchant auprès de lui, elle lui disait: -Oui, mon abbé, j'en ferai une maudite... -Pas possible! -Ce sera ma fin! Une enfant si douce! -Je ne peux pas dire le contraire... -Si charmes! -Vous avez raison. -Si franche, si honnête, si courageuse! -A qui li dites vous, madame la comtesse? -Et quand je pense qu'elle est gentille dans ce Paris, sans argent!... Que va-t-elle devenir? En quelle main tombera-t-elle? Non, je ne peux pas m'en consoler, mon pauvre cœur.